

MAROC- AFRIQUE: UNE HISTOIRE OCCULTÉE

DOSSIER RÉALISÉ PAR SIMON PIERRE

Le Maroc actuel se pose la question de son arabité, de son amazighité, de la légitimité de son occidentalisation, mais on semble oublier un paramètre essentiel : pendant plus de dix siècles, le Maghreb Extrême fut intimement lié à l'espace subsaharien, dont il était le principal partenaire. Zamane se propose ici, à travers l'étude des épopées, du commerce, de l'imprégnation religieuse, des transferts de populations et de la fameuse conquête d'Ahmed El Mansour, de retracer cette histoire complexe et mouvementée. Du VIII^e siècle à nos jours, des structures apparaissent intangibles. Du mouvement almoravide aux zaouïas contemporaines, des comptoirs maghrébins de Malli aux investissements de la BMCE, de la traite esclavagiste à l'immigration estudiantine, nous tentons ici d'embrasser ce vaste univers, et de restituer au Maroc son membre méridional : l'Afrique.

AU
CARREFOUR
DES
CIVILISATIONS

LES GRANDS
EMPIRES
DU SOUDAN

L'ÉPOPÉE
ALMORAVIDE:
QUAND LE SUD
DOMINAIT LE
NORD

LES SAÂDIENS
À L'ASSAUT
DE L'EMPIRE
SONGHAÏ

DE LA
RUPTURE
COLONIALE
À LA RE-
DÉCOUVERTE



REPRÉSENTATION.

Des relations entre le Maroc et l'Afrique, la mémoire collective ne retient que l'esclavage et la Garde noire (ici un soldat de la Garde noire de Mohammed IV, gravure d'après un dessin d'Eugène Delacroix).



CHRONOLOGIE**v. 650**

Introduction du dromadaire dans le Sahara

v. 800

Apparition de Fès, Sijilmassa, Aoudaghost et Ghana, islamisation des berbères nomades du désert

v. 971

Intégration d'Aoudaghost dans le royaume de Ghana, Ibn Hawqal visite Ghana

Déb. XI^e siècle

Expansion du commerce caravanier et de la traite négrière

Décennie 1050Écllosion du mouvement almoravide, fondation du *ribat* d'Azouggi, de Draâ, sac d'Aoudaghost par les Almoravides ; Al Bakri décrit Ghana et les Almoravides**v. 1075**

Fondation de Marrakech

1076

Pillage de Ghana par les Almoravides

1085

Prise de Tolède par les Castillans et débarquement almoravide en Espagne au printemps suivant

1147

Prise de Marrakech par les Almohades, islamisation et expansion de Jenné, Al Idrissi décrit Jenné

v. 1260

Fondation de l'empire de Mali, fondation du sultanat mérinide

v. 1300

Développement de Ouallata et fondation de Tombouctou

1324

Pèlerinage de Mansa Moussa

1354

Voyage d'Ibn Battuta

1445

Fondation du comptoir portugais du Banc d'Arguin

1465

Révolution de Fès

Vers 1468

Fondation de l'Etat islamique songhaï, prise de Tombouctou

1483

Fondation du comptoir portugais de Sao Jorge da Mina

AU CARREFOUR DES CIVILISATIONS

Entre Occident et Orient, notre Maghreb Extrême est bien petit. Mais lorsqu'il s'agit d'être l'interface du monde saharien, Sijilmassa, Fès et Marrakech sont incontournables. Pourquoi l'Afrique joue-t-elle un si grand rôle dans l'histoire du Maroc ?

C'est un fait, le Maroc est tourné économiquement vers l'Occident, tandis qu'il puise ses racines culturelles au Moyen-Orient. Pourtant, l'Afrique reste une ombre dans la mémoire des Marocains, persistante, parfois dérangeante. Cette présence est évidente. Elle est physique, musicale, littéraire, architecturale et spirituelle.

Tout commence avec la géographie. Dans l'Antiquité, le Maroc n'est que l'extrême occident du continent libyque des Grecs. Face à lui, les riches plaines ibériques attirent les Orientaux depuis trois millénaires. Ces confins de Berbérie au relief torturé ne pouvaient éclore que par la découverte de l'autre rive du Sahara, mer de sable que l'Antiquité considérait sans bornes. La Maurétanie Tingitane des Romains devait faire le pont, par le « canal d'Espagne » (le détroit de Gibraltar), entre Europe occidentale et Moyen-Orient. Mais il lui manquait un point cardinal, un pied pour tenir en équilibre dans la géopolitique des relations humaines. La découverte du Bilad As Sudan, le Pays des Noirs, consacra le début de son histoire nationale. D'autant que l'introduction du dromadaire, au VII^e siècle, va rompre l'isolement du « Pays de Tanger » : désormais, il sera possible de traverser la mer de sable régulièrement et rapidement, pour s'approvisionner directement au cœur du continent, via le commerce.

Les « Africains », dans la géographie de la Renaissance européenne, ce sont les Berbères et les « Maures » arabophones, par opposition aux « Arabes », ces bédouins venus d'Orient. Les Berbères sont présents des rives des fleuves Sénégal et Niger jusqu'à la côte méditerranéenne. C'est cette unité culturelle et linguistique qui fait du Soudan le premier voisin du Maghreb d'alors. Lorsque l'on quitte la barrière de l'Atlas, limite climatique sud du Maghreb méditerranéen, et que l'on s'enfonce dans les sables après un mois et demi de marche, une bande verdoyante apparaît à l'horizon. C'est la « rive » sud de l'océan de dunes, la « côte » du Soudan : le « Sahel ».

Un impérialisme maghrébin ?

Certes, l'islam maghrébin a essaimé et les cités de Fès, Tlemcen et Qairouan furent les pôles religieux d'un vaste ensemble africain. Cependant, la relation avec l'Afrique est avant tout affaire d'imprégnation, sans jamais parvenir à l'assimilation. Si l'espace méditerranéen est le cœur technologique du « système monde » des échanges industriels et commerciaux de l'époque, l'Afrique, elle, produit avant tout des matières premières numériques, cosmétiques et humaines. Et, logiquement, ce sont bien des Maghrébins qui commercent en Afrique, les Soudanais ne se rendant au Maroc que de manière anecdotique.



CARAVANE. Panneau indiquant la route de Tombouctou, dans la ville de Zagora.

1492

Persécution des juifs du Touat

1498

Pèlerinage d'Askia Muhammad

v. 1503

Fondation de l'Etat saâdien

v. 1549

Unification du Maroc par les Saâdiens, début des tensions de la mine de Taghazza

1585

Conquête du Touat par Ahmed El Mansour

1591

Bataille de Tondibi, défaite de l'empire songhaï

1608

Perte de contact entre les pachas de Tombouctou et Marrakech

1661

Prise de Jenné par les Bambaras

1667

Naissance de la dynastie alaouite

v. 1740

Extinction des pachas de Tombouctou

1795-1815

Révolutions peules, fondations de l'Etat de Massina

1830

Débarquement français en Algérie

1885

Prise de Bechar par les Français, traité de Berlin

1894

Prise de Tombouctou par les Français

1903

Conquête du Touat par les Français, anarchie au Maroc

1912-1956

Protectorat français au Maroc

1962

Indépendance de l'Algérie,

éclatement du Groupe de Casablanca, reconnaissance de la Mauritanie par l'URSS

1963

Guerre des sables

1975

Marche Verte

1999

Développement de la politique africaine du Maroc, mort de Hassan II

2005

Affaire des immigrés des présides de Sebta et Mélélla

Cependant, il est évident que c'est du monde sahélo-saharien que sont venues l'unité maghrébine et la mutation politique et idéologique du Maghreb, à l'époque almoravide. Les confortables pays de l'occident méditerranéen, tellement dominants au plan culturel et économique, se soumettront alors à une confédération nomade, méridionale, et repousseront les chrétiens d'Espagne à la croisée des XI^e et XII^e siècles.

Lors du brillant Moyen-Age mérinide, c'est d'égal à égal que traiteront les Mansa de Mali avec les sultans de Fès. L'Histoire universelle retient principalement le nom de Mansa Moussa, tandis que seuls quelques érudits se souviennent encore du grand Abou Al Hassan, son contemporain. Quelques siècles plus tard, en 1592, le Maroc se rend maître

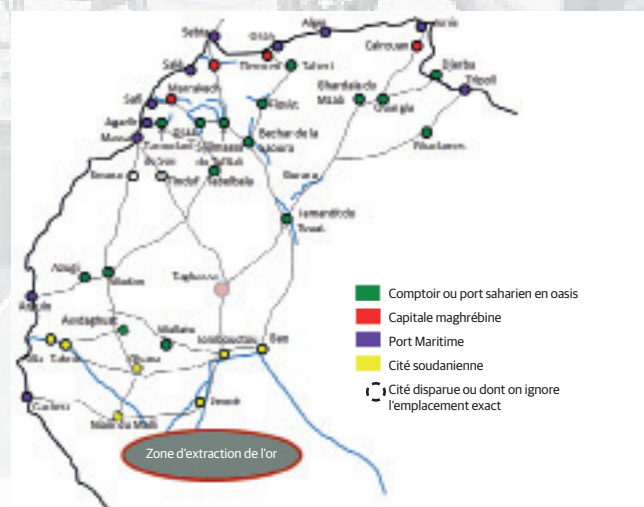
Lorsque l'islam ressurgit à l'orée du XIX^e siècle, c'est au sein du mouvement fondamentaliste peul, sans aucun lien avec le Maroc, si ce n'est la même influence de la révolution wahhabite arabe.

Que reste-t-il de notre lien ?

A la même période, les zaouïas Tijania et Qadiria vont essaimer en Afrique, structurant les relations intellectuelles entre les deux mondes. Peu à peu, presque inexorablement, le Maroc se replie sur lui-même et les armées coloniales françaises conquièrent l'Afrique. L'objectif final est Tombouctou, qui sera atteint en 1894. Pourtant, à cet époque, nul au Maroc ne rappelle le lien spirituel et politique entre la ville sainte et l'empire chérifien à bout de souffle. C'est, bien au contraire, dans le

L'INTRODUCTION DU DROMADAIRE PERMET AUX MAGHRÉBINS DE S'APPROVISIONNER DIRECTEMENT AU CŒUR DU CONTINENT

du Soudan. C'est pourtant à cette même époque que s'amorce le progressif déclin des relations entre les deux mondes. L'essor du paganisme en Afrique, la perte de contacts diplomatiques, le délitement des relations intellectuelles et, finalement, l'amoindrissement puis le tarissement complet des liens commerciaux en sont quelques exemples.



contexte colonial que des commerçants de Fès ou de Rabat iront s'installer, d'abord dans les comptoirs sénégalais, puis au cœur de la merveilleuse colonie de Côte-d'Ivoire, avec les Libanais. Le désert est redevenu une frontière, une barrière infranchissable, la géographie administrative vient clore cette grande histoire.

A l'aube de notre siècle, le Maroc, limité par l'hégémonie européenne au Nord, incapable de se tourner vers l'Orient dominé par les pétrodollars, empêtré dans ses rivalités régionales au Maghreb, tend à renouer avec son versant saharien, comme les Saâdiens en leur temps. Mohammed VI appuie et participe à un processus de rachat des grandes entreprises africaines de finances et d'assurances. Cependant, la persistance d'un Maroc inutile des montagnes et des oasis à notre frontière sud, l'enlisement de la situation au Sahara Atlantique et à Tindouf, le passif géopolitique avec le Mali et la Mauritanie, le contrôle algérien des immensités de l'ouest saharien, l'incompréhension et la montée du racisme entre Subsahariens et Maghrébins, sont autant de preuves que l'histoire soudanaise du Maroc s'est enfouie au plus profond des inconscients, et que la « déliaison » humaine et culturelle n'a jamais été aussi forte. ▮



FORTUNE. La richesse réputée de l'empereur Mansa Moussa (en bas à droite) lui valent de figurer sur «l'atlas catalan» de Abraham Cresques (1375), tenant une pépite d'or.

LES GRANDS EMPIRES DU SOUDAN

De Ghana à Gao, en passant par Malli, des Etats complexes et sophistiqués vont, durant six siècles, partager avec le Maroc d'intenses relations

Sur la place commerciale de Fès, au temps des Idrissides, les marchands qairouanais, andalous et filalis se rencontrent, échantent et imprègnent la future cité de ces trois composantes structurelles. Les produits, les peuples et les cultures de trois mondes se côtoient. A dix jours de marche au sud, un émirat rival apparaît : Sijilmasa, qui revendique une piété sans faille et l'indépendance vis-à-vis des puissances islamiques. Les fortunes accumulées par le commerce transsaharien au IX^e siècle lui permettent de garantir ces deux piliers,



TRANSPORT. C'est le dromadaire qui a permis aux Berbères de devenir les maîtres du désert (mosaïque du 3^e s. ap. J.C., Thysdrus, Tunisie)



constitutifs de son identité *kharijite* (opposants radicalistes à l'orthodoxie).

Faites du commerce, pas la guerre

Sur leur route, ces richissimes berbères hérétiques rencontrent des Amazighs « blancs » : les Sanhaja (Iznagen), les Jazoula et les Lamta. Ils sont devenus, grâce au dromadaire, les maîtres du désert face aux Noirs indigènes, qui se replient depuis plusieurs siècles dans les oasis de l'Anti-Atlas et de l'archipel saharien. Ces nomades fondent la cité d'Aoudaghost (Mauritanie Orientale) et, jusqu'en 971, sont à la tête d'une fédération de royaumes « noirs », dont ils soutiennent militairement les positions. Ils les tiennent en respect, en contrôlant les approvisionnements en sel, denrée rare et chère,

**MANSA MOUSSA
AURAIT DISTRIBUÉ UNE TONNE
ET DEMIE D'OR : AUJOURD'HUI,
CELA CORRESPOND À PLUS
D'UN MILLIARD DE DIRHAMS !**

leitmotiv numéro 1 de l'histoire du Sahel. Cette stabilité permet aux Filalis de se procurer, dans ce port du désert, or et captifs collectés lors des guerres inter-africaines. Une communauté arabophone maghrébine se développe aux côtés de l'élite tribale, dont certains se prétendent d'origine orientale.

Le X^e siècle voit ainsi naître trois entités politiques en lisière du désert et de la savane. Il s'agit, d'ouest en est, de Takroun, Ghana et Gao. Ghana, qui est sans conteste la première en termes d'importance, se compose de deux cités







► d'acheter le sel à n'importe quel prix. Il se négocie parfois à poids égal avec l'or, dans la savane forestière, aux sources des fleuves et du filon aurifère.

Le XI^e siècle est aussi celui de l'essor de la traite soudanaise. L'esclavage en Méditerranée est l'objet, du VII^e au X^e siècle, d'un trafic de Slaves (l'origine du mot « esclave ») depuis les marges de l'Empire germain d'Occident (vers Berlin). D'autres Slaves aboutissent sur les marchés via l'Empire byzantin



ESCLAVAGE. Au XI^e siècle, le trafic de Slaves et de Turcs prend fin et permet la traite soudanaise (*Marché aux esclaves*, tableau de Jean-Léon Gérôme, XIX^e s.)

politique et l'asservissement pour crime procurent aux commerçants maghrébins, sur les marchés de Takrou, Ghana et Gao, des milliers de captifs.

Par conséquent, les trois royaumes constituent des fortunes considérables, ce qui permet finalement à Ghana de dominer les fédérations berbères nomades de la Mauritanie actuelle et leur capitale, Aoudaghost. Cette élite africaine est aussi friande de produits manufacturés à haute valeur ajoutée. Le cuivre des Seffarin et le textile des Khayyatun des industrieuses cités de Fès et de Tlemcen dominent les importations de l'époque. Mais cette richesse suscite l'envie de nombreux rivaux et conduit finalement Ghana à sa perte. Lorsque la confédération almoravide se forme au XI^e siècle, l'antique capitale est pillée et son emplacement sombre petit à petit dans l'oubli. Mais une postérité sans pareille lui est réservée : Ghana devient synonyme de « Pays des Noirs ». Une nouvelle cité, Jenné, au bord du Niger, en amont de Gao, reprend son titre. Plus tard, c'est en « Guinea » que les Portugais iront chercher l'or et les esclaves, sur la côte ouest-africaine.

Les grandes heures de Jenné et Malli

Vers 1150, Al Idrissi, géographe sicilien d'origine chérifienne fassie, au service du roi normand Roger II, nous informe sur la structure du Sahel à l'époque almohade. Takrou et Jenné, cités-états islamiques, font main basse sur le pays de Lam-Lam (confins Mali-Côte d'Ivoire) pour s'approvisionner en esclaves. Jenné se situe, à l'époque, sur les deux rives du fleuve Niger et son souverain contrôle l'extraction de l'or des confins des actuels Mali et Burkina-Faso. Tous les commerçants, locaux et maghrébins, y convergent à la fin de la saison des pluies, lorsque les indigènes extraient le grain du limon des fleuves. Selon l'auteur tardif du *Tarikh As Sudan* (1655), le Qadi As Saadi, sa fortune lui vient de sa position de carrefour entre les mines de sel de Taghazza (confins nord du Mali actuel) et le gisement aurifère de Bito, « dans le pays Wangara », selon Al Idrissi. Le nouvel Etat est bel et bien musulman, d'obédience sunnite, puisqu'il reconnaît la primauté aux Abbassides de Bagdad. Cependant, le « sultan » fait prononcer la *Khotba* en son propre nom, à l'instar des Almoravides et des Almohades du Maghreb, ses contemporains.

Tandis que l'empire maghrébin de Marrakech s'effondre, entre 1230 et 1260, une multitude d'Etats

AU SOUDAN, LES POPULATIONS RURALES RESTENT PAÏENNES, L'ISLAM EST L'APANAGE DE L'ÉLITE POLITIQUE ET INTELLECTUELLE

d'Orient et le commerce scandinave. Enfin, les Turcs des steppes asiatiques constituent des « produits » de choix dans le monde iranien et gravissent les échelons de la hiérarchie militaire abbasside, jusqu'à prendre le pouvoir au X^e siècle. La conversion des Turcs à l'islam et des Slaves au christianisme interrompt brusquement, à l'orée de l'an Mil, ces deux routes commerciales. Au Soudan, en revanche, l'absence d'une religion universelle, l'instabilité

régionaux lui succèdent. Castille, Portugal, Aragon et Grenade se partagent l'Espagne, la Tunisie passe sous le contrôle des Wali Hafsid, l'ouest algérien sous celui des Zyanides et le Maghreb extrême est administré par le clan zénète des Mérinides, depuis Fès. A l'époque d'Al Idrissi, au XII^e siècle, on savait qu'un nouvel Etat polythéiste, Barisa, aux sources du Sénégal (dans l'actuelle Guinée) s'invitait dans la géopolitique soudanaise. C'est parallèlement à ces

trois décennies troublées que se forme un empire unifié au sud du Sahara, autour de l'ancienne cité polythéiste de Niani. Sunjata, du clan Keita, prend le contrôle de la principauté, désormais appelée Mali, et vassalise progressivement ses voisins. Rapidement, les Soninkés de l'ancien Ghana, les Takrours du Sénégal, les Sanhajas du sud mauritanien et enfin l'ensemble du bassin du Niger jusqu'aux Songhaïs de Gao, se soumettent. Sunjata s'accorde le titre royal de « Mansa » de Mali, et son peuple prend peu à peu le nom de Malinké, les « gens de Mali ». C'est aujourd'hui l'ethnie majoritaire de l'Afrique Occidentale contemporaine, de la Gambie au Burkina-Faso, en passant par le Sénégal, la Guinée, le Mali et le nord de la Côte d'Ivoire.

L'islam d'Afrique

Les héritiers de Sunjata se convertissent à l'islam à l'aube du XIV^e siècle, alors que fleurit au Maghreb la glorieuse civilisation mérinide. Ils ajoutent ainsi à leurs titres le qualificatif coranique de sultan. En 1324, Mansa Moussa, troisième souverain musulman de Mali, entreprend un grand pèlerinage. Sur sa route, en guise de cadeau ou d'aumône, il aurait distribué près d'une tonne et demie d'or pur en poudre. L'équivalent de 50 000 salaires annuels ouvriers de l'époque. Aujourd'hui, au Maroc, cela correspondrait à plus d'1 milliard de dirhams ! ➡ Ce prestige et cette richesse formidable lui



★ **COMMERCE.** L'ambre gris (ci-dessus) et la gomme arabique (ci-contre) faisaient partie des principales marchandises du commerce transsaharien.

LE PÈLERINAGE DE MANSA MOUSSA

EN 1324, MANSA MOUSSA devient l'homme politique le plus célèbre de son temps, en traversant le désert jusqu'à Alexandrie pour performer le hajj. Selon la légende, sa suite comprend 60 000 hommes et 12 000 esclaves. Des hérauts vêtus de soie et porteurs de bâtons d'or s'occupent des chevaux et des sacs. Certains récits attestent de 80 dromadaires portant entre 25 et 150 kg de poudre d'or chacun. Mansa Moussa fait dépense en *sadaqa* à chaque étape et, tous les vendredis, il édifie une mosquée dans la localité qu'il traverse ! Al Umari nous rapporte un épisode fondamental, sa rencontre avec le leader politique arabo-musulman le plus puissant de son temps, le sultan mamlouk du Caire, Al Malik Al Nâsir :

« Dès le début de mon séjour en Egypte, j'entendis parler de la visite de ce Sultan Moussa pour le pèlerinage et je trouvais les Caireotes avides de s'entendre conter les prodigieuses dépenses des Soudanais. J'interrogeai l'Emir Abou Untel et il me rapporta l'opulence, les vertus viriles et la piété de ce sultan : « Lorsque je vins à sa rencontre, puisque c'était pour le compte du puissant sultan Al Malik Al Nâsir, il me rendit des honneurs extrêmes et me traita avec la plus grande courtoisie. Il ne s'adressa à moi, toutefois, que grâce à un interprète, malgré sa parfaite capacité à parler l'arabe. Puis il transmit au trésor royal de nombreuses charges d'or brut et d'autres objets de valeur. J'essayai de le persuader de monter à la Citadelle pour rencontrer le Sultan, mais il refusa obstinément en disant : "Je suis venu pour le pèlerinage et rien d'autre. [...]" Mais je compris rapidement que son Public y répugnait, car il aurait été obligé de baiser le sol et la main du Sultan. [...] Mais le protocole du Sultan exigeait que je le fis entrer en salle d'audience royale, j'ai donc continué [à le flatter] jusqu'à ce qu'il y consente. Quand nous sommes arrivés en présence du Sultan, je lui dis : "Allez baiser le sol !" Mais il refusa catégoriquement en disant : "Comment cela peut-il être ?" Puis un homme intelligent de sa suite lui murmura quelque chose que je ne pouvais comprendre et il me déclara : "Je prête obéissance à Dieu qui m'a créé !" Alors seulement, il se prosterna et s'avança vers le Sultan. Le Sultan se leva pour le saluer et le fit s'asseoir à ses côtés. Ils causèrent longtemps, finalement le Sultan Moussa sortit. Le Sultan lui fit parvenir plusieurs toilettes honorifiques pour lui, ses courtisans et tous ceux qui étaient venus avec lui, et fit seller et brider ses chevaux et ceux de ses premiers courtisans. Cet homme inonda Le Caire avec ses bienfaits. Il ne laissa nul Emir de Cour ni officier royal sans le don d'une charge d'or. Les Caireotes réalisèrent avec lui des bénéfices incommensurables et sa suite, en achetant, vendant, donnant, prenant... Ils échangèrent tant d'or que sa valeur s'effondra et fut la cause de la chute drastique de son cours » L'or avait un cours élevé en Egypte jusqu'à leur arrivée cette année-là (1324). Le mithqal [4,2 gr d'or] ne passait jamais en dessous de 25 dirhams [55 gr d'argent] et était généralement supérieur. Cependant, à partir de ce moment, sa valeur chuta et son cours se déprécia et est resté tel jusqu'à maintenant. Le mithqal ne dépasse plus 22 dirhams [48 gr d'argent] voire moins ! Voilà l'Etat des affaires depuis douze ans environ, et encore aujourd'hui, en raison de la grande quantité d'or qu'ils apportèrent en Égypte et y dépensèrent ! »



© AFP

► valent de figurer sur l'un des premiers planisphères rationnels de la chrétienté, en tant qu'« Empereur de Guinée ».

Les relations politiques avec les Mérinides sont à leur zénith. Ces derniers, après avoir perdu les détroits espagnols, contrôlent désormais les trois routes du commerce transsaharien (Souss, Tafilalet et Tlemcen). A la venue d'Ibn Battuta, l'infatigable voyageur tangerois, à la cour de Mansa Sulayman en 1354, une ambassade marocaine lui annonce le très récent décès d'Abou Al Hassan, renversé par son fils Abou Inan en 1348. Une commémoration teintée de respect est alors organisée, en dépit de l'extrême avarice du « sultan » malinké.

A l'instar de leurs rois, les Soudanais commencent à parcourir les routes du Maghreb pour rejoindre les caravanes mérinides du hajj. Au retour, ils se font accompagner de prestigieux chorfas, hashémites et descendants du Prophète, fondateurs de nombreuses familles maraboutiques de premier plan qui essaimeront durant les siècles suivants à travers

sur le modèle des structures sociales berbères du désert et de l'Anti-Atlas. Ibn Battuta note cependant avec consternation que si la piété des musulmans du Soudan est exemplaire, leurs mœurs vestimentaires restent très légères, et ce n'est pas peu dire puisque les femmes vont et viennent entièrement nues !

Cependant, la majeure partie des populations rurales reste attachée aux cultes des fétiches et constitue un réservoir de captifs à échanger dans les « ports du désert » en cas de rébellion. Durant trois siècles, avec la poudre d'or appelée « tibre », le musc, l'ambre gris, la gomme arabique et les cotonnades, ils vont alimenter les marchés de Fès, Tlemcen, Meknès, Sebta, Salé, Oran, Alger, Bejaia... et faire la fortune du brillant sultanat mérinide.

La civilisation du commerce... encore

Ce début de XIV^e siècle est en effet caractérisé par une extraordinaire stabilité qui favorise le commerce, le long des routes de pèlerinage. Deux nouveaux ports du désert se développent : à Ouallata, dans



ESSOR. Simple entrepôt entre Gao et Jenné, Tombouctou ne cessera de croître à partir du XIV^e siècle (plan dessiné par René Caillié, en 1828).

DANS LES GRANDES CITÉS, LA PIÉTÉ DES MUSULMANS EST EXEMPLAIRE MAIS LES FEMMES VONT ET VIENNENT ENTIÈREMENT NUES !

l'Afrique Occidentale. Dans les grandes cités, la piété est exemplaire, à en croire les récits de voyages (*rihlas*). Juges et savants de l'occident musulman y trouvent un auditoire conquis et des collègues indigènes érudits. Cette élite religieuse autochtone, les *Alfas* (de *Al Faqih*), constitue peu à peu une caste maraboutique,

l'est mauritanien actuel, également appelée Biro par les Soudanais, se rencontrent les « Noirs », les Sanhajas, Masoufas et Lamtounas du désert, et les commerçants maghrébins, désormais arabophones. Quant à Tombouctou, nouvelle cité, à en croire As Saadi, elle était auparavant un simple entrepôt entre



★ **DECLIN.** Vue de l'ancienne cité de Ouallata, qui s'endort à l'époque où Tombouctou se développe.

Gao et Jenné. Elle ne cessera de croître dans les siècles suivants, alors que Ouallata, elle, s'endormira. « *Sa civilisation lui vint uniquement du Maghreb, aussi bien sous le rapport de la religion, que sous le rapport des transactions* », assène un historien soudanais du XVII^e siècle. Tombouctou est véritablement le pont entre Fès, Tlemcen et le Soudan, le miroir subsaharien du « port » de Sijilmasa. Selon Ibn Battuta, à Tombouctou comme à Niani, la capitale, les innombrables marchands maghrébins jouissent d'une organisation autonome et d'une grande liberté.

Selon notre cosmopolite marocain, diverses communautés de commerçants parcourent désormais l'Afrique de l'Ouest. Les Touré, arabo-berbères blancs de confession sunnite malékite, sont les ancêtres d'un clan malinké de premier ordre. Les Saghanaghu, de même race mais de religion kharijite, descendent de la bourgeoisie des émirats de Sijilmasa, de Tahert, mais aussi des communautés mozabites et jerbiennes du Maghreb oriental. Enfin, et surtout, les Wangara, Malinkés noirs, musulmans sunnites, sont les ancêtres des Dioulas de Côte d'Ivoire. Comme dans l'océan Indien à la même époque, l'islam est la valeur fondamentale et le lien qui unit les négociants internationaux.

La fin du monde médiéval

Le siècle qui suit (1360-1460) est marqué par l'anarchie au Maroc mérinide et l'affaiblissement progressif de l'empire de Mali. Les Arabes

hillaliens des tribus Hassan et Maaqil commencent à envahir plaines et déserts du Maroc, déstabilisant l'économie et l'organisation sociopolitique des déserts mauritaniens. Ils s'y établissent en maîtres et seigneurs, s'associant les marabouts et soumettant au tribut les Sanhaja, ces Znaga qui constituent encore aujourd'hui la classe pauvre de la société mauritanienne. Les Masoufa trouvent refuge dans le grand désert central, ils sont les maîtres d'abord pacifiques, puis de plus en plus hostiles de la mine de sel de Taghazza. La tribu Targa, ancêtre des Touaregs actuels, commence à dominer la confédération et mène de nombreux raids contre le Soudan ; elle finit par prendre le contrôle de Tombouctou en 1438.

En 1445, les Portugais détournent les routes commerciales de Mali vers la « Feitoria » du Banc d'Arguin, au large de la Mauritanie actuelle. Ce château-comptoir produit du sel de mer pour acheter l'or et les esclaves capturés par les Maures en voie d'arabisation. En 1465, les Portugais débarquent à l'embouchure de la Gambie et à Cacheu, en Guinée-Bissau. Enfin, en 1483, alors que l'ordre renaît à Tombouctou, ils bâtissent le comptoir de Sao Jorge da Mina, au Ghana actuel. Lisbonne reçoit désormais 700 kg d'or, chaque année, de la côte de Guinée, autant de richesses qui ne profitent plus ni au Soudan musulman, ni au Maghreb, source non négligeable de la crise finale du Moyen-Age maghrébin... et de la révolution saâdienne. ▀

★
MONNAIE. Dinar d'or
Almoravide.



L'ÉPOPÉE ALMORAVIDE QUAND LE SUD DOMINAIT LE NORD

C'est du Soudan qu'est venue la dynastie qui a bouleversé le Maghreb et l'Espagne, posé les fondements des institutions marocaines et qui a même donné son nom au pays.

Entre 1046 et 1052, au cœur des déserts et dans le confetti d'oasis mauritaniennes (massifs du Tagant et de l'Adrar, dans le nord mauritanien), les tribus berbères se fédèrent subitement, à l'instigation d'un homme saint : Abdallah Ibn Yassin Al Jazouli. C'est Yahya Ibn Omar, le leader militaire des Sanhaja, principale confédération des berbères du Grand Désert, qui serait allé trouver Abdallah à Ouarglan (Ouargla, dans l'est algérien). Il cherchait un guide spirituel pour convertir ses hommes aux préceptes de l'islam et, pour cela, avait consulté un savant de Fès, installé à Qairouan, qui lui avait naturellement conseillé de se tourner vers Ibn Yassin. Ce dernier instaure le droit malékite dans le pays Sanhaja, mais aussi une discipline de fer, à quoi il ajoute quelques étrangetés dogmatiques et pénales (voir encadré). En quelques années, Yahya et Abdallah se rendent maîtres des confédérations rivales, Juddala-Jazoula et Lamta-Lamtouna, et fondent dans l'Adrar leur nouvelle capitale, le *ribat* d'Azouggi, en 1055. Ils conquièrent la vallée du Draâ dans l'Anti-Atlas, puis mènent le siège devant Sijilmassa (à 40 km environ de l'actuelle Merzouga).

Yahya meurt finalement dans l'Adrar deux ans plus tard, en combattant les Juddala rebelles. C'est au Maroc actuel, sur les hauteurs de Zagora, que son frère Abou Bakr lui succède, depuis son nouveau *ribat* (voir encadré).

Une conquête au nom de la foi

Ibn Yassin, lui, est resté dans le Sahel. Il mène seul une armée contre les Sanhaja d'Aoudaghost, ancienne capitale berbère à 200 km de Ghana, comptoir commercial et tête de proue de l'islam maghrebin. Au passage, il rallie les Sénégalais de l'Etat du Takrou, des noirs musulmans, maîtres des routes atlantiques du Soudan. La prise d'Aoudaghost conduit à un pillage et un massacre terrible. Dans l'esprit du leader, sa destruction est la conséquence de son apostasie, lorsqu'elle s'est faite vassale du roi païen de Ghana. Le pieux marabout tourne alors ses armées vers le nord, il fond sur les oasis du Noun et du Massa, puis soumet le pays Masmouda (Souss et actuelle région d'Essaouira). En 1058, Ibn Yassin est tué en pleine bataille, alors qu'il tente d'écraser la confédération hérétique des Berghwata (Tamesna). Lorsqu'Al Bakri, le





© AFP

★ **FORTERESSE.** La dynastie almoravide doit son nom aux habitants du *ribat* : *Al Murabitin*

géographe andalou contemporain de Yahya Ibn Omar et Abdallah Ibn Yassin, clôt son ouvrage en 1068 (*Al Maghrib fi dikri bilad ifriqiya wa el Maghrib*), leur empire est fractionné et affaibli. Abou Bakr Ibn Omar a évacué le Draâ pour se replier dans ses montagnes de l'Adrar. La dynastie fondée par ces deux hommes est désormais appelée *Al Murabitin* (les gens du *ribat*), nom arabe des Almoravides.

Ces *Murabitin* vont trouver une nouvelle jeunesse en la personne de Youssef Ibn Tachfin, le cousin d'Abou Bakr. Il est le leader militaire (*Amir*) de la fédération des Lamtouna, groupe berbère jusqu'alors resté en second plan. Obtenant d'Abou Bakr le gouvernement du « Nord », le Maghreb, il mène ses hommes à la conquête d'Aghmat, l'antique capitale berbère de l'Atlas central, à la croisée des cols du Souss et du Draâ, qu'il soumet. Peu après, il fait tracer, à la croisée des routes commerciales de Tizi n Test et Tizi n Tichka, le plan de son futur *ribat*-capitale, au lieu-dit *Amu Rakuch* : Marrakech. En moins d'une décennie, il se rend maître de tout le Maghreb Extrême, atteignant Alger et Bejaïa à l'est, et Sebta au nord.

En 1085, la capitale historique des Espagnes, Tolède, tombe aux mains du comte des monts

QUI SONT LES MURABITIN ?

A PROPREMENT PARLER, un *murabit* est le résident d'un *ribat*. A l'origine, le *ribat* désigne une tour de guet ou une bastille de faubourg (*rabad*). Ainsi, le *ribat*, c'est le lieu où ceux qui veulent poursuivre l'Effort (*Jihad*) sur le chemin de Dieu trouvent refuge. Les « coalisés » surveillent la mer ou les cols de montagnes et défendent le territoire de l'islam des raids étrangers, repèrent les navires de captifs musulmans à racheter...

Le *ribat* est un lieu de piété active, on y récite le Coran et on applique le *fiqh*, la jurisprudence, pour les populations du voisinage. A ce niveau, on trouve dans le *ribat* le prototype de la zaouïa, c'est en particulier le cas pour ceux de Tit (El Jadida) ou d'Ibn Toumert dans l'Atlas... De par sa position entre route terrestre, fleuve et mer (par

exemple le *ribat* al-Fath de Salé, actuel Rabat), le *ribat* est enfin, et peut-être surtout, une étape sûre, fortifiée et armée, pour les commerçants, un foundouk rural ou semi-urbain, le modèle originel du caravansérail.

Si la confédération des Sanhaja, Juddala et Lamtouna prend le nom de *Murabitin*, c'est autant pour donner un cachet islamique à leur « coalition » que pour désigner leur fidélité au *ribat* d'Ibn Yassin, la capitale d'Azouggi, puis à ceux de Draâ, Marrakech et tant d'autres. Enfin, il s'agit sans doute de sonner le glas du règne des tribus berbères et de l'anarchie politique (Ifrenides, Maghraouas, Zirides, *Tawaïfs* andalouses) et d'instaurer celui de la fédération, de la « coalition » de tous les *ribats* du Maghreb, de Tolède à Sousse, et de Massa à Taza.

UN DRÔLE DE SAINT QUE CE IBN YASSIN

EXTRAIT : Al Bakri, géographe andalou du XI^e siècle

« **LES SPECTATEURS D'IBN YASSIN** le regardent comme un saint et, pour justifier leur opinion, ils racontent avec une bonne foi parfaite que, dans une de leurs expéditions, ses compagnons, accablés par la soif, lui adressèrent de vives plaintes. *"Espérons, leur dit-il, que Dieu nous fera sortir de nos difficultés."* S'étant alors avancé avec eux pendant une heure, il leur ordonna de creuser la terre devant lui. A peine se furent-ils mis au travail, qu'ils découvrirent une source d'eau parfaitement douce et d'une excellente qualité, dont ils purent étancher leur soif, abreuver leurs montures et faire une provision de voyage. On raconte aussi qu'il s'arrêta [un soir] dans un lieu de halte, auprès duquel était un étang peuplé de crapauds, dont les coassements ne discontinuaient pas. Aussitôt qu'il se fut installé sur le bord de l'étang, ces animaux ne firent plus entendre le moindre bruit. Encore aujourd'hui, une bande d'Almoravides choisira pour chef de la prière un individu qui a déjà prié dans une assemblée présidée par Ibn Yassin, plutôt que de prendre un homme bien plus dévot et plus instruit dans le Coran, mais qui n'aurait pas eu l'avantage de faire la prière derrière cet imam. Telle était la passion d'Ibn Yassin pour les femmes, qu'il en épousait et répudiait plusieurs chaque mois. Dès qu'il entendait parler d'une belle femme, il la demandait en mariage et jamais il n'assignait un douaire* plus fort que quatre mithqals (pièces d'or). »

* Le douaire est le don obligatoire accordé au mari à sa future épouse lors du contrat de mariage, son montant minimum est fixé par la jurisprudence.

DE BIEN ÉTRANGES DOCTRINES

« **LORSQU'UN HOMME ENTRE** dans la secte de Abdellah Ibn Yassin et témoigne du repentir de ses fautes passées, on lui dit : *"Tu as commis dans ta jeunesse de nombreux péchés ; il faut donc que tu en reçoives le châtiment, afin d'être délivré de cette souillure."* La punition du fornicateur consiste en cent coups de fouet ; celle du menteur en quatre-vingts coups, et celle de l'homme qui boit des boissons enivrantes en quatre-vingts coups. Quelquefois même on augmente le nombre de coups. Ils traitent de la même manière les peuples vaincus qui se font admettre dans la secte. Un meurtrier, connu comme tel, subit la peine de mort, soit qu'il vienne à eux de bonne volonté et en exprimant son repentir, soit que l'on s'empare de lui pendant qu'il affiche ouvertement son insoumission ; sa conversion et son repentir ne lui servent de rien. Celui qui arrive trop tard à la prière publique reçoit cinq coups de fouet. Celui qui omet un des prosternements qui font partie de la prière en reçoit vingt coups. Chacun est obligé de répéter quatre fois la prière de midi, avant d'assister à la célébration publique de la même prière ; cette règle s'observe aussi pour les autres prières ; on dit aux néophytes : *"Vous avez bien certainement manqué plusieurs fois à la prière dans votre vie passée ; aussi faut-il suppléer à cette omission."* Presque tous les hommes de la classe inférieure assistent à la prière sans avoir fait l'ablution ; cela leur arrive lorsqu'ils se trouvent pressés par le temps et qu'ils désirent éviter le châtiment dû aux retardataires. Celui qui élève la voix dans la mosquée reçoit le nombre de coups que la personne chargée de le punir juge suffisant pour le corriger.



★ **CAPITALE.** Ruine du ribat d'Azouggi.

Suivent bientôt de nombreux autres édifices culturels bâtis sur le même modèle, partout au Maghreb et en Espagne. Marrakech est désormais à la tête du triptyque géopolitique Andalousie-Tunisie-Soudan. Le Maghreb Extrême devient, pour un siècle, le centre du monde occidental.

La postérité des Almoravides

C'est aussi sous le règne de Ali Ibn Youssef qu'émerge la dynastie des Almohades, les « unicitaires ». Dans le Haut-Atlas, entre Marrakech et le Souss, le saint Ibn Toumert reprend le flambeau du mahdisme et annonce la restauration de l'ordre divin, la réforme de l'islam et la proclamation de l'orthodoxie divine, l'unicité. Il est le guide d'un *ribat* et donne au chef militaire de la tribu des Masmouda, Abdelmoumen, le titre de Commandeur des croyants, appellation suprême, celle de chef de la Oumma tout entière. Entre 1130 et 1155, les Almohades et leurs troupes Masmouda envahissent le Maghreb Extrême et le pays de Tlemcen. Le fils et le petit-fils de Ali Ibn Youssef succombent à Oran en 114 et, en 1147, Marrakech tombe finalement devant les Almohades. Cette instabilité conduit les puissances catholiques espagnoles à reprendre les territoires perdus lors de l'offensive almoravide.

Mais l'héritage des Almoravides reste considérable, pas seulement en matière d'architecture. La conscience même d'unité politique maghrébine, la possibilité d'un califat d'Occident et l'unité berbère sont aussi des postérités indéniables. Par métonymie, Marrakech est devenue synonyme de Maghreb Extrême et, à l'époque médiévale, tous ses ressortissants sont surnommés *Al Murrakuchi*. Cette nouvelle cité donnera même son nom au « Maroc », « Marrocos » étant la transcription de Marrakech en portugais. En Espagne, le nom de la monnaie médiévale, le *maravedi* (dérivé de *murabiti*), continuera à être utilisé jusqu'au XIX^e siècle pour désigner l'unité de mesure correspondant au grain d'or. Cet or du Ghana fit la fortune des Almoravides et restera durant un siècle l'unité monétaire du nouveau dinar de bon poids dans l'ensemble du monde musulman. ▀



VESTIGE. Cette *qubba* est la seule partie qui subsiste de la mosquée Ben Youssef, bâtie par les Almoravides à Marrakech.

**ENRICHIS PAR LES FORMIDABLES
RÉSERVES D'OR DE GHANA, LES ALMORAVIDES
DÉFERLENT SUR L'ANDALOUSIE**



LES SAÂDIENS À L'ASSAUT DE L'EMPIRE SONGHAÏ

La conquête du Soudan songhaï par Ahmed El Mansour est l'un des plus hauts faits de l'histoire officielle. Pourtant, c'est sans doute à partir de la chute de Gao que les liens entre le Sahel et le Maroc ont commencé à se distendre

L'époque moderne ne pouvait pas plus mal commencer pour l'ouest du continent africain. Depuis 1438, les tribus berbères Masoufa, les Maqchara et les Targa ravagent les décombres de l'empire de Malli. Au Maroc, les tribus arabes font régner la terreur dans les plaines et les déserts, le revenu agricole s'effondre et la confiance de la population envers le pouvoir mérinide s'amenuise d'année en année. Les Portugais grignotent peu à peu la côte marocaine, notamment le débouché atlantique de la route transsaharienne, Agadir et les ports voisins. La région du Touat, pont entre le Maroc et le Soudan, est la première victime de cette crise commerciale et monétaire (puisque l'or se raréfie), qui n'est sans

conséquence sur l'ordre politique. Dans ce contexte de crispation, toutes les tensions de la société vont se cristalliser au niveau religieux. Le peuple manifeste épisodiquement et bruyamment contre l'importante communauté juive locale.

La religion au secours du pouvoir

Les savants locaux demandent des avis ou fatwa sur la légalité de la présence de « nouvelles » synagogues et de leur extension. Cette crise, amorcée depuis le début du XV^e siècle, touche également Fès, où les chorfas et les Andalous persécutent et excluent les descendants de juifs convertis à l'islam (*islami*), lesquels commercent abondamment avec leurs ex-coreligionnaires du Touat. Ces *islami* défendent



ECHANGES. Preuve qu'il n'existe aucune frontière culturelle entre les empires saâdien et songhaï, un ressortissant du Touat deviendra grand qadi de la mosquée de Tombouctou (photo).



courageusement leurs droits comme tout musulman.

La révolution anti-mérinide de Fès, menée en 1465 notamment par l'élite chorfa, concorde avec l'éclosion de la dynastie songhaï (le peuple du fleuve) des Chi-Sonni de Gao, à la frontière nigéro-malienne. Cette dynastie naît avec le prince soudanais Sonni Ali, grand guerrier qui a hérité du royaume de Gao et qui va consacrer son règne (1464-1492) à en faire un puissant Etat. En 1468, Sonni Ali occupe Tombouctou et en chasse les Touaregs. A sa mort, c'est l'un de ses généraux, Muhammad Ibn Abou Bakr, qui devient l'*Askia* (titre royal en songhaï) et prend la tête de l'empire. Comme les Almoravides, il comprend l'intérêt d'asseoir sa légitimité par la religion et se fait accompagner d'un *Alfa* (religieux), Muhammad Toulé. Il entreprend la conquête de Ouallata, la cité caravanière occupée par les Arabes

LA RÉVOLUTION ANTI-MÉRINIDE DE FÈS DE 1465 CONCORDE AVEC L'OCCUPATION DE TOMBOUCTOU PAR LES SONGHAÏ

Banu Hassan, et de Jenné, en amont du fleuve Niger, jusqu'alors cité vassale de Malli. Désormais seul maître des routes de l'or, Askia Muhammad se lance en 1498 dans un grand pèlerinage, à l'instar de celui réalisé par Mansa Mousa de Malli, deux siècles auparavant. De retour dans ses terres, mû par la vibrante spiritualité des lieux saints, il s'empare du titre califal, prétextant, selon son historiographe officiel, Kouti, une ascendance quraychite !

C'est à cette époque que, de l'autre côté du grand désert, émerge Mohammed Chérif,



SPLendeur. La richesse des tombeaux des Saâdiens est à la mesure de l'empire qu'ils ont formé.

LA DYNASTIE SAÂDIENNE

Précédés par les Wattassides et suivie par les Alaouites, les sultans saâdiens se revendiquent comme les descendants du Prophète et adoptent le titre de chérifs.

- 1511 - 1517** Mohammed Ben Abderrahmane
- 1517 - 1544** Ahmed El Haarej et Mohammed Ech Cheikh prince héritier
- 1544 - 1557** Mohammed Ech Cheikh (sultan du Maroc entier à partir de 1554)
- 1557 - 1574** Abdallah El Ghalib
- 1574 - 1576** Mohammed El Mottouakil (Mohammed Saâdi II)
- 1576 - 1578** Abu Marwan Abd El Malik, dit El Moatassem Billah
- 1578 - 1603** Ahmed El Mansour, dit Eddahbi

SULTANS SAÂDIENS BASÉS À MARRAKECH

- 1603 - 1608** Abou Faris
- 1608 - 1613** Mohamed Ech Cheikh II El Mamoun
- 1613 - 1628** Zaidan El Nasir
- 1628 - 1631** Abd El Malik II
- 1631 - 1636** El Walid
- 1636 - 1654** Mohammed Ech Cheikh Essghir (Mohammed Saâdi III)
- 1654 - 1660** Ahmed El Abbas

SULTANS SAÂDIENS BASÉS À FÈS

- 1604 - 1613** Mohamed echCheikh II el Mamoun
- 1613 - 1623** Abdallah II
- 1623 - 1627** Abd El Malek

LES EMPEREURS SONGHAÏ CONTEMPORAINS DES SAÂDIENS

L'indépendance vis-à-vis de l'empire du Mali marque le début de la période impériale songhaïe.

DYNASTIE SONNI

- Sonni Ali Ber (1464-1492)
- Sonni Baro (1493)

DYNASTIE ASKIA

- Askia Mohammed Touré le Grand (1493-1528)
- Askia Monzo Moussa (1528-1531)
- Askia Mohammed II Benkan (1531-1537)
- Askia Ismaïl I^{er} (1537-1539)
- Askia Ishaq I^{er} (1539-1549)
- Askia Dawud I^{er} (1549-1582)
- Askia Mohammed III El Hadj (1582-1586)
- Askia Mohammed IV Bano (1586-1588)
- Askia Ishaq II (1588-1591)
- Askia Mohammed V Gao (1591)
- Askia Sulayman (1591-1604)
- Askia Harun (1604-1608)

SECOND EMPIRE SONGHAÏ

Après l'invasion des armées de Ahmed El Mansour, l'empire se démantèle. La capitale est transférée de Gao vers Loulami (au Niger)

- Askia Nuh I (1591-1598)
- Askia al-Mustafa (1598-1599)
- Askia Muhammad VI Surkullji (1599-1604)
- Askia Harun Dangatay (1604-1612)
- Askia Al Amin (1612-1617)
- Askia Dawud II (1617-1635)
- Askia Ismaïl II (1635-1640)

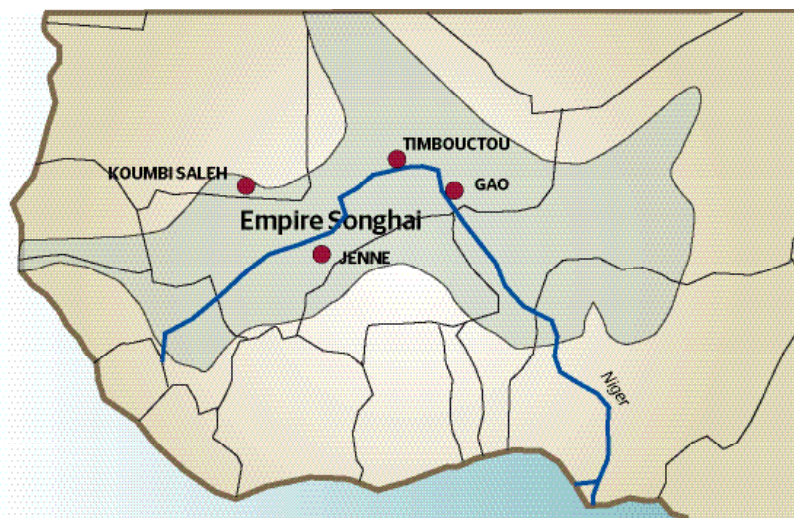


marabout du Draâ et descendant du Prophète.

Ce premier Saâdien est aussi et avant tout un leader politique et militaire. Imprégné par la pensée du grand religieux Al Jazouli, il mate les tribus arabes du Souss en fédérant les berbères Masmouda et Jazoula et assiège leurs suzerains portugais dans Agadir. Ses deux fils, Ahmed Al Aarej et Mohammed Ech Cheikh, entament la conquête du Haouz de Marrakech et des pays Haha et Doukkala, vassaux des Portugais de Safi et Mazagan (El Jadida). Ils se revendiquent chacun leur tour Commandeurs des croyants. En 1521, le « royaume de Marrakech » et ses dépendances sahariennes sont unifiées et en paix. Fès reste, de son côté, aux mains des Wattassides, successeurs des Mérinides.

Des échanges fructueux

Une fois la stabilité retrouvée, l'intensification du commerce enrichit fortement les deux nouvelles dynasties politico-religieuses saâdienne et songhaïe, ce qui réduit l'influence de leurs rivaux, Wattassides de Fès et Malinkés de Malli. Durant un siècle, de fructueuses relations intellectuelles vont également se nouer entre les deux empires. Vers 1470, Katib Moussa, dernier indigène noir à être grand imam de Tombouctou, se rend à Fès. Il rentre chez lui, accompagné d'un ressortissant de l'oasis isolée de Tabelbala (entre Zagora, Tindouf et Bechar) qui prend, à sa mort, sa succession.



cités qu'il traverse, constituant ainsi le maillage intellectuel et religieux de l'Occident musulman. En atteignant Tombouctou, puis Gao, où il rencontre Askia Muhammad, Ahmad As Saqli épouse une arabophone du Tafilalet et reçoit une importante dotation de serfs, appelés *Znaga*.

Preuve supplémentaire qu'il n'existe à l'époque aucune frontière culturelle entre Maroc et Soudan, c'est un ressortissant du Touat, Abou Qassim, qui devient grand qadi de Tombouctou sous Askia Muhammad. Aujourd'hui encore, Abou Qassim reste le plus éminent saint patron de la ville. Ses successeurs sont des indigènes : le premier est

LES CONQUÉRANTS MAROCAINS PARLAIENT LA LANGUE HISPANO-PORTUGAISE DES CORSAIRES DE MÉDITERRANÉE

Peu après, le chérif hassani Ahmad As Saqli entreprend un grand parcours initiatique vers le Maghreb. Sur sa route, il transite par Fès à deux reprises et y laisse son frère aîné. C'est alors qu'il franchit le grand désert de Meknès à Tombouctou, en passant par Tindouf. Le saint homme avait été recommandé par le grand chérif de La Mecque, Abou Abbas, à Askia Muhammad El Kébir, lors de son hajj en 1498. Sur sa route, il note le nom de chacun des qadis et khatibs (grands imams) des

un Berbère messoufi, le suivant un songhaï. Se succèdent ensuite un natif de Ghadames, palmeraie et port du désert à la frontière des actuelles Tunisie, Libye et Algérie, puis un autre Touati, suivi d'un Jazouli de la tariqa (confrérie) chadilite du Souss marocain et enfin d'un ressortissant de Ouaddan, nouvelle cité caravanière en plein développement, à mi-chemin entre Draâ et Sénégal.

Sous Askia Dawud, vers 1560-70, un autre chérif est aussi doté de nombreuses propriétés en pays



REDDITION. Les troupes de Ahmed El Mansour remontent le fleuve Niger jusqu'à Jenné et soumettent ses habitants (vue de la mosquée).

songhaï et de tributaires attachés à la glèbe. Ces derniers, à en croire les sources, se seraient ensuite, à leur affranchissement, emparés injustement du titre chérifien. Un exemple concret de la diffusion du maraboutisme chérifien, de noirs et de mulâtres, dans les savanes de Guinée !

Dernier exemple d'imprégnation, les califes songhaïs instituent le poste de *Cheikh Al Islam* (recteur général de la religion), titre d'inspiration ottomane. Le plus connu sera un certain Mahmoud Ibn Omar, vers 1550. Son neveu figure en bonne place dans les dictionnaires biographiques recensant les plus grands savants de Fès, pour les décennies précédant immédiatement la conquête saâdienne.

Le sel de la discorde

Cependant, les dynasties saâdienne et songhaï vont rapidement rivaliser sur la question des mines de sel de Taghazza (extrême nord du Mali actuel). Cet établissement dépend du Soudan depuis la défaite des Targa-Maqchara, les proto-Touaregs, en 1468. Son contrôle est vital pour toute la région sahélienne, pauvre en sel, et permet d'éviter de l'acheter à prix « d'or » aux marchands maghrébins, donc d'enrichir outre mesure les cités du Maroc. Avoir le monopole des mines permet de maintenir le prix de l'or et d'acquiescer à meilleur marché les produits manufacturés de la Méditerranée.

Le chérif Ahmed Al Aarej aurait exigé, dès 1526, alors qu'il ne contrôle pas encore le « Royaume de Fès », le retrait des troupes songhaïs des mines de sel. L'Askia répond à cette demande par l'injure et lance une expédition de Touaregs contre les oasis du Draâ, alors que les Saâdiens peinent à résister à la coalition de l'Espagne, des Turcs d'Alger et des Wattasides de Fès. Une des raisons de cette crispation tient peut-être à une hausse des taxes douanières à Tombouctou, dont auraient pâti les marchands maghrébins du Soudan.

Le *Tarikh As Sudan*, notre source africaine principale, rédigé vers 1665 par le savant de Tombouctou As Saadi, nous apprend la réaction de Mohammed Ech Cheikh, le successeur saâdien, en 1557. Il utilise le limogeage d'un Filali, Az-Zubayri, du gouvernorat de Taghazza, et profite de sa frustration pour le monter contre ses anciens maîtres. Il le pousse à massacrer les légionnaires touaregs qui gardent la mine pour le compte de Gao. Après une génération de calme relatif, Ahmed El Mansour propose une conciliation : il envoie un cadeau et reçoit en contrepartie un don de musc et d'esclaves qui l'aurait profondément vexé, soit pour avoir été trop important et donc outrecuidant, soit trop insignifiant, l'histoire ne le dit pas...

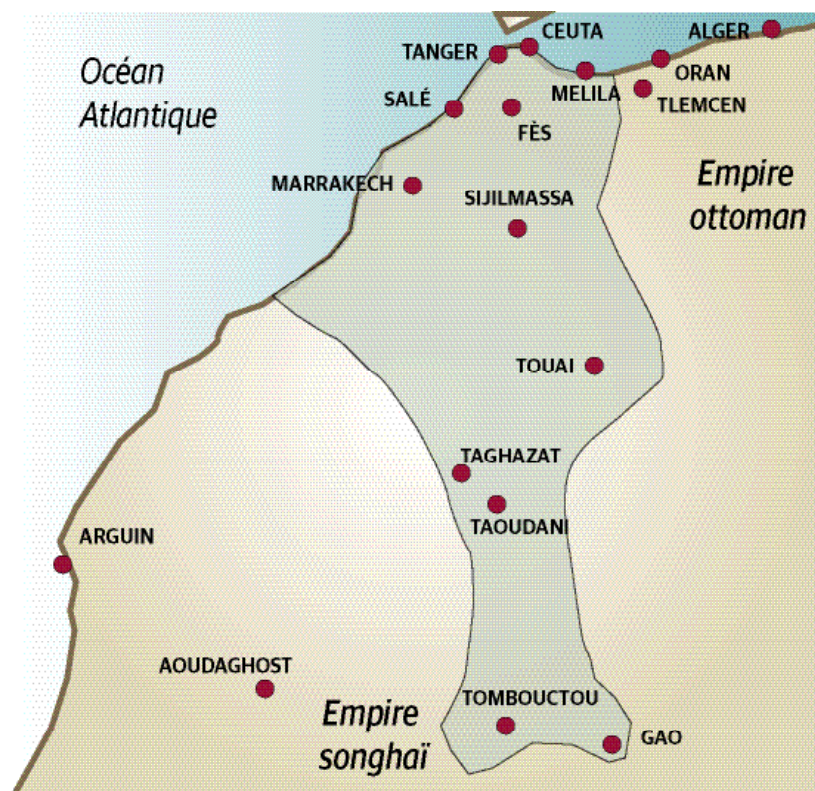
Assuré contre les offensives ibériques, après sa victoire de l'Oued El Makhazine (1578), et lié aux Turcs d'Alger par un traité, Ahmed El Mansour envoie ses armées contre Taghazza et coupe l'approvisionnement en sel du Soudan. Cette offensive est décrite de manière contradictoire par les trois sources de l'époque. Le chroniqueur soudanais Abderrahmane As Saadi rapporte une tentative infructueuse de conquérir le Soudan, qui aurait échoué à mi-chemin, à Ouaddan, dans la



★ **DYNASTIE.** Tombeau des Askias à Gao.

Mauritanie actuelle. Chez Al Ifrani, chroniqueur du début du XVIII^e siècle, on trouve simplement le souvenir nettement plus glorieux de la conquête des oasis du Touat et du Gourara, l'étape essentielle entre Maghreb et Soudan, dans l'ouest algérien actuel. Ces deux régions devaient rester statutairement marocaines jusqu'à la conquête française, en 1903 ! La version d'As Saadi concorde assez avec ce que nous dit l'historien anonyme de la dynastie saâdienne, qui ne porte pas les chérifs dans son cœur. Selon lui, une troupe marocaine fut envoyée au Soudan, dans la foulée des attaques contre le Touat. Elle se serait perdue dans le désert, avant d'être dépouillée par des indigènes touaregs, se rétribuant ainsi de l'avoir sauvée ! C'est en tout cas à cette époque, vers 1582-83, que le grand sultan de Fès et de Marrakech s'intéresse de plus en plus à l'empire rival de la rive sud du Sahara.

L'élément déclencheur est sans aucun doute la grande crise financière qui secoue le monde





➤ méditerranéen en cette fin du XVI^e siècle. La crise politique au Sahara, doublée de la présence des comptoirs portugais (et de plus en plus hollandais) sur la côte de Guinée, a sans doute limité les arrivages de métal numéraire dans les cités marocaines.

Vers la conquête

Le Maroc souffre donc doublement du renchérissement des produits européens, lié à l'arrivée massive d'or et d'argent d'Amérique dans la mer intérieure. On sait qu'Istanbul et Madrid sont alors contraints à des banqueroutes à répétition. L'opportunité d'un casus belli sur les mines de Taghazza offre sans doute une bonne raison pour la « cour de Marrakech » de se constituer ses propres « Indes ». Voilà pour le prétexte.

Le moyen s'offre aux Saâdiens en la personne d'un certain Ould Firinfil, dignitaire songhaï exilé à Taghazza. Il aurait rallié le Maroc et offert à Ahmed Chérif de profiter de la guerre civile entre Askia

★ **GISEMENT.** Vue de l'entrée de la mine de sel de Taghazza (aujourd'hui Taoudeni).

★ **GLOIRE.** Ahmed El Mansour fait édifier le palais El Badi, le plus extraordinaire du Maghreb.



Ishaq et ses frères pour s'emparer de son empire. Reste encore à déterminer la manière de procéder. Le régime marocain ne peut pas compter sur les armées tribales traditionnelles pour mener une guerre d'offensive, d'autant que la distance émousse la fidélité des sujets les plus éloignés. Les troupes makhzen arabes (Ahl Sous, Cheraga, Gharbaoua...) ne sont toujours pas revenues en grâce depuis leur alliance avec les Portugais dans la première moitié du siècle. Les Saâdiens constituent donc un corps de troupes fidèles, constitué de groupes divers venus du sud de l'Espagne, de captifs hispaniques, provençaux et italiens, affranchis pour la guerre, de traîtres portugais et espagnols venus des présides : les renégats, appelés *Ulu*. A côté de ce corps, le Maroc connaît depuis le début du siècle une immigration constante d'Espagnols de confession musulmane, convertis au christianisme par décret en 1502, mais jamais vraiment assimilés dans la nouvelle société espagnole : les Morisques, appelés *Andalusiyyin*. La fidélité de ces troupes découle naturellement de leur mauvaise image dans la société maure (urbaine arabophone) marocaine. De plus, les Morisques, comme les vieux-chrétiens (de pure ascendance espagnole catholique), maîtrisent le maniement complexe des armes à feu, à une époque où le Maghreb accuse un retard sur les techniques de guerre modernes.

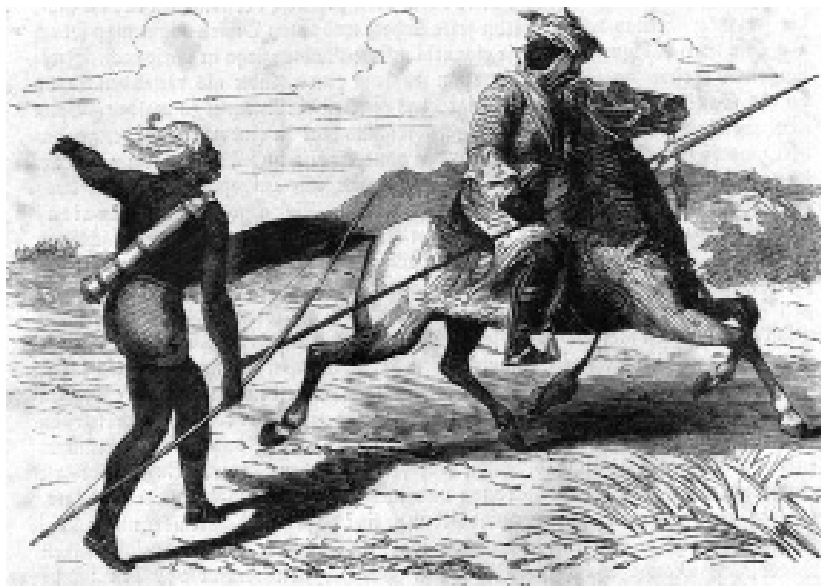
On connaît la consternation du conseil privé de Sa Majesté chérifienne, lorsque, un beau jour de décembre 1590, le sultan annonce son projet de franchir le désert et de s'emparer purement et simplement du domaine de son rival. Premier obstacle, l'impossibilité physique : aucune armée n'a jamais traversé le Sahara, ce à quoi le visionnaire Ahmed répond que si des marchands le font quotidiennement depuis des siècles, cet argument est évidemment invalide. Deuxième obstacle, le nombre : comment occuper un pays si bien peuplé ? Le sultan rétorque que ses armées sont équipées d'armes à feu,

ce qui n'est pas encore le cas des armées songhaïes. Troisième obstacle, la légitimité d'une guerre contre un pays musulman. Pour le Saâdien, le caractère chérifien de son Etat et l'imposture califale des Askias sont amplement suffisants pour prouver le bon droit de Marrakech à « unifier l'islam ». Un dernier argument vient clore les débats : les immenses richesses du Soudan permettront de soutenir la guerre contre l'infidèle... L'islam est sauf !

La ruée vers l'or

L'expédition est placée sous les ordres du Pacha Jawder. Ce dernier est un eunuque, sans doute morisque (c'est-à-dire d'origine musulmane), capturé enfant et reconverti à l'islam en 1571, placé en 1578 à la tête du corps des Andalous. Il conduit ses 3000 mobilisés à travers les sables. L'historiographe des Askias, Al Kouti, témoigne de la surprise que provoque l'entrée de cette armée de « conquistadores », avides de richesses, dans le bassin du fleuve Niger. En entrant à Tombouctou, ils saisissent tout l'or qu'ils peuvent trouver, comme les hommes de Pizarro au Pérou, allant jusqu'à dépouiller les notables de leurs bijoux.

Certains chroniqueurs rapportent qu'en février 1591, les 18 000 soldats d'Askia Ishaq II rencontrent ces conquistadores à Tondibi. Dépourvus de mousquets et de canons, ils utilisent un large troupeau de bœufs comme bouclier de charge. Cependant, surpris par les détonations massives des mousquetaires andalous, les animaux se retournent



★ **SOLDATS.** Infanterie et cavalerie songhaïes.

les historiens soudanais, nombreux sont ceux qui s'y refusent : ils seront pratiquement tous éliminés... Les plus chanceux seront enchaînés à l'une des innombrables caravanes de captifs et d'or en partance pour Marrakech. Al Ifrani rapporte : « *A la suite de la conquête des principautés du Soudan, le sultan maghrébin reçut tant de poudre d'or, que les envieux en étaient tout troublés et les observateurs fort stupéfaits ; aussi El Mansour ne payait-il plus ses fonctionnaires qu'en métal pur et en dinars de bon poids. Il y avait à la porte de son palais 1400 marteaux qui frappaient chaque jour des pièces d'or, et il y avait en outre une quantité du précieux métal qui servait à la confection de boucles et autres bijoux. Ce fut cette surabondance d'or qui fit donner au sultan le surnom de Eddabbi (le Doré).* »

Peu après, le glorieux sultan fait édifier à Marrakech le palais le plus extraordinaire jamais bâti au Maghreb : *El Badi*. A partir de 1608, les héritiers saâdiens, en proie à une terrible guerre

À LA PORTE DU PALAIS DE AHMED EL MANSOUR, IL Y AVAIT 1400 MARTEAUX QUI FRAPPAIENT CHAQUE JOUR DES PIÈCES D'OR

contre l'armée songhaïe, qui rompt ses rangs et s'enfuit en désordre. « *Jawder et ses soldats sabrèrent alors impitoyablement les Noirs, qui cependant leur criaient : "Nous sommes musulmans ! Nous sommes vos frères de religion !"* », rapporte l'historien Al Ifrani. Peu après, Jawder est destitué pour avoir négocié la reddition de Gao au prix de 100 000 dinars (420 kg d'or !) et 1000 esclaves. Il aurait laissé échapper Ishaq, qui se replie dans le Niger actuel, terre d'origine des Songhaïs. Sans doute El Mansour craignait-il de voir s'ériger au Soudan un empire rival. Mahmoud Ibn Zagroun, son collègue et Pacha des Uluj, le rejoint en août et le contraint à rentrer au Maroc avec la première cargaison d'or et d'esclaves...

La tragédie de cette conquista se poursuit. Les Marocains arrachent les arbres sacrés de la cité sainte de Tombouctou afin de bâtir une flotte. Ils poursuivent les Askias jusqu'à Gao, y entrent par la force et exterminent la noblesse. Le Pacha Mahmoud ne parvient cependant pas à mater la résistance d'Askia Nouh, le successeur d'Ishaq II. Al Ifrani assure néanmoins que les sultans de Kanem-Bornou, dans la région du lac Tchad (à 1000 km à l'est) ont prêté allégeance (*bey'a*) à Ahmed El Mansour.

Cependant, les conquistadores, après avoir remonté le fleuve jusqu'à Jenné et obtenu reddition et *bey'a*, exigent de l'élite songhaïe et tombouctie le serment d'obéissance à la cour de Marrakech. Selon



★ **TRAVAUX.** Gravure montrant Ahmed El Mansour en train de surveiller le chantier du palais El Badi.

civile depuis 1603 et la mort d'Ahmed « le Doré », commencent à perdre le contact avec Tombouctou. Les pachas se succèdent désormais par cooptation, sans attendre de nomination de la métropole, et la junte militaire nomme un Askia local comme sultan de façade. Durant deux siècles, la boucle du Niger sera administrée par les Ar-Rumâ (« lanciers », nom des mousquetaires hispano-marocains pour les Soudaniens). Ils sont en conflit régulier avec l'autre groupe d'Askias, dans le Niger actuel, qui, progressivement, semblent se désislamiser.

En effet, il apparaît que la conquête militaire aura finalement sonné le glas de l'accroissement des relations entre le Maghreb et le Sahel ! Ces dernières ne vont cesser de diminuer durant les deux siècles du pachalik de Tombouctou. Les Marocains sont en lutte sur le front sud avec des polythéistes malinkés, les *Bambaras*, qui s'emparent de Jenné en 1661. En 1760, le régime militaire passe sous influence touareg et maure (arabo-berbères mauritaniens)... Peu à peu, la glorieuse civilisation islamique du Soudan s'évapore dans les sables. Les révolutionnaires peuls ont repris le flambeau de l'islam. En 1825, le pachalik de Tombouctou est abrogé par la théocratie fondamentaliste peule de Macina, qui règne depuis les environs de Jenné. ▀

*La glèbe est une terre du domaine auquel un serf est attaché.

DE LA RUPTURE COLONIALE À LA REDÉCOUVERTE

Comment l'empire chérifien a-t-il perdu ses liens avec son premier voisin, le Sahel, et que reste-t-il de leur histoire commune ?

L'année 1661 est fondamentale : elle est marquée par le premier acte de rupture entre les deux rives du Sahara. Cette année-là, le royaume polythéiste de Segou (entre Jenné et Bamako sur le Haut-Moyen Niger) s'empare de la cité islamique de Jenné. C'est aussi cette année qu'un chérif du Tafilalet, grand homme de guerre, Moulay Rachid, écrase définitivement toute contestation au Maroc : la confrérie de Dila au Nord et les Saâdiens de Marrakech, au sud.

Peu à peu, l'onomastique démontre que les noms des dynasties Askias du Moyen Niger perdent l'habitude des noms islamiques. L'ethnographie du début du XX^e siècle redécouvre des Songhaïs complètement polythéistes et désislamisés. La civilisation malékite semble avoir abandonné la boucle du Niger, excepté à Tombouctou, et ce phénomène pourrait avoir été amorcé dès la conquête du Soudan par les armées marocaines et l'asservissement de son élite religieuse.

Fournisseur officiel d'esclaves

Le Soudan ne représente plus pour le Maroc qu'un vivier d'esclaves à bon marché. Pour Moulay Ismaïl, qui succède à son frère en 1667, c'est le moyen de contrebalancer les troupes militaires hispaniques et arabes, ainsi que les tribus arabes « quasi-makhzen ». Il enlève nombre d'esclaves africains du Maroc, par « droit de conquête », importe des dizaines de milliers de Soudanais captifs du pachalik de Tombouctou et tente d'enrôler les Noirs marocains. C'est bien la preuve d'une certaine déliaison, puisqu'on commence à assimiler le Noir à l'esclave, ce qui est d'ailleurs un phénomène qu'on observe à la même époque dans les colonies européennes. Les juristes de Fès,



INDIGÈNES.

Représentation coloniale (1888) de la population de Tombouctou.





TRAITE. Lithographie de 1850 montrant une jeune esclave de Tombouctou offerte en Afrique du nord.

souvent d'origine juive, défendent les descendants d'affranchis contre les levées du sultan, et beaucoup souffriront le martyre pour avoir défendu le droit islamique à la liberté contre les desseins du pouvoir.

La nouvelle armée prend le nom de *Aabid Al Bukhari* (serviteurs du Bukhari), car les troupes prêtent serment d'obéissance sur l'ouvrage majeur de ce canoniste, le *Sahih fi-l-Hadith*. Peu à peu, un pluriel va apparaître, ce seront les *Boukhara*, la tribu

d'un mariage ou « naturels », contrairement au droit canon occidental. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les Marocains étant réputés adorer les « négresses », une bonne partie de l'élite est noire ou mulâtre, et nulle caste n'est plus crainte du commun peuple que les Boukhara gradés.

Ce monde d'esclaves et d'affranchis contribue grandement au développement fulgurant de confréries populaires, notamment les Hamadcha de

A PARTIR DU XVII^E SIÈCLE, LE SOUDAN NE REPRÉSENTE PLUS POUR LE MAROC QU'UN VIVIER D'ESCLAVES À BON MARCHÉ

des Noirs du Makhzen, qui va progressivement obtenir une position élevée dans la société marocaine. Au point que nombre de ministres et même de premiers ministres (*Wazir*) en seront issus. Cette réelle absence de « racisme » dans la société maghrébine contemporaine surprend beaucoup les observateurs européens. Le droit musulman, à la différence du droit romain, affranchit immédiatement une concubine lorsqu'elle porte l'enfant d'un homme libre, et donne un droit égal à la succession à tous les enfants, qu'ils soient issus

Tanger et les Aissaoua de Meknès. Ils constituent leurs propres corps, les Gnaoua (Guinéens ou Jennéiens), qui insufflent spiritualité et mythologie soudanaises au Maroc. Au Soudan, à l'aube du XIX^e siècle, se développe un mouvement islamique fondamentaliste, à l'instar des Wahhabites du Moyen-Orient, dont les leaders militaires seront peuls. Les captifs non-musulmans sont massivement réduits en esclavage, ce qui accentue encore le servage dans la société soudanaise, et conduit nombre d'entre eux sur les marchés de Jenné,





Tombouctou et finalement Marrakech et Fès.

L'explorateur René Caillé, qui visite le Soudan en 1828-29, constate que les hommes libres, Malinkés comme Peuls, répugnent au travail, et sont donc souvent bien plus misérables que leurs propres serfs, qui travaillent leurs champs ! Il atteste aussi d'une présence importante, bien que marginale par rapport au commerce mondial, de commerçants maghrébins à Jenné et Tombouctou. Ils transportent avec eux les produits de l'industrie marocaine, mais surtout, et de plus en plus, les produits de la manufacture européenne, signe d'un affaiblissement définitif de ces pays face aux puissances occidentales. Sur ce trafic, les bateaux à vapeur (*babour*) anglais sont bien plus efficaces et moins coûteux que les caravanes de dromadaires.

En 1883, Charles de Foucauld constate que le commerce soudanais à Essaouira – fondée pour



RUPTURE. Sous Moulay Ismaïl, le lien entre Maroc et Afrique se distend, le Noir commence à être assimilé à l'esclave.



© AFP

concurrencer Agadir dans ce domaine – est en passe de disparaître. Les marabouts de Smara et de Tindouf le détournent vers les ports du Sahara atlantique, mais c'est surtout la présence militaire française au « Haut-Sénégal-Haut Niger », dans le sud du Mali actuel, qui contribue à tarir ce dernier flux. Déjà, en 1825, les Français remontent le fleuve Sénégal depuis leur comptoir de Saint-Louis et achètent aux Maures indigènes la gomme arabique, en échange des produits de l'industrie occidentale. Le Maroc réagit en se repliant de longues années sur lui-même, avant de céder, sous Sidi Mohammed (IV) Ben Abderrahmane à la pression financière et capitaliste européenne.

En 1848, l'ensemble de la côte algérienne est occupée par l'armée française. En 1881, les légionnaires d'Algérie prennent pied dans l'oasis de Figuig, ils sont à Bechar en 1895. De l'autre côté, l'armée coloniale pénètre dans le bassin du fleuve Niger et écrase la théocratie de Massina. En 1892, une colonne expéditionnaire occupe Tombouctou et est massacrée par les Touaregs. Des renforts arrivent en 1894. Tombouctou, l'objectif de l'expansion coloniale en Afrique Occidentale Française (AOF), est rattachée à la partie française issue du traité de Berlin de 1885. Désormais, entre l'Algérie française, administrée par le ministère de l'Intérieur, et l'AOF du ministère des Colonies, il n'y a plus aucun contact.

Cette rupture entre les deux rives du Sahara occasionne, au Maroc, encore indépendant et régi par Ba Ahmed, un descendant d'esclave noir, un déficit de main d'œuvre domestique. Les marchands d'esclaves de Marrakech combleront ce manque, à en croire le diplomate Eugène Aubin, en capturant des jeunes Berbères dans la montagne : l'origine du servage des « petites bonnes ». La société marocaine a perdu un peu de son âme en oubliant qu'un musulman ne peut asservir un autre musulman...

Capitalisme et religion, le lien maintenu

La limite entre les « Territoires sahariens d'Algérie » et le « Soudan français » est fixée conventionnellement par une ligne droite fictive, à mi-chemin entre le Touat et Tombouctou. En 1903, l'oasis du Touat, conquise par Ahmed El Mansour en 1585, et donc statutairement « marocaine », est occupée par l'armée française d'Algérie. Au Maroc, c'est le soulèvement. Moulay Abdelaziz est considéré comme apostat, et c'est cette incartade qui provoque la grande révolution qui, après moult péripéties, conduira Moulay Hafid à déposer son frère en 1908.

Lorsque le maréchal Lyautey arrive aux affaires en 1912, il tient à maintenir l'influence marocaine au Sahara. Pour lui, Figuig, Bechar et la Saoura, le Touat et même le Gourara (un peu plus à l'est) ressortent de l'empire chérifien. Le ministère de l'Intérieur ne l'entend pas de cette oreille, il fait fixer la limite du Maroc à l'oued Draâ et au Tafilalet, origine de tous les conflits des cinquante dernières années au Maghreb Occidental.

La période coloniale est le dernier acte de la rupture entre Maroc et Sahel. Cependant, les liens ne disparaissent pas tout à fait, mais ils



M^r. Caillié méditant sur le Coran et prenant ses Notes

s'intègrent au monde colonial francophone. Ainsi, l'aristocratie capitaliste et marchande marocaine s'implante dans les comptoirs sénégalais vers 1880 et va donner naissance à des familles de citoyens sénégalais blancs, toujours sur place, par exemple la famille Lahlo. Ils seront rejoints dans les années 1930-1970 par des milliers de marchands, ouvriers, investisseurs qui contribueront également à développer la colonie modèle de Côte d'Ivoire. Eux aussi s'y sont définitivement installés. Les bonnes relations entre le Maroc et ces deux pays pro-occidentaux expliquent le maintien, et même l'accroissement de cette diaspora marocaine

★ **EXPLORATEUR.** René Caillié, qui a visité le Soudan en 1828-29, est le premier Français à être revenu vivant de la ville de Tombouctou.

liens ne se sont distendus, et aujourd'hui encore, nombreux sont les pensionnaires de la Tijania de Fès à venir directement du Sénégal ou du Mali.

Rabat à la reconquête de l'Afrique ?

Désormais, et pendant environ soixante ans, les relations entre ces deux ensembles, devenus étrangers l'un à l'autre, sont distendues. A l'indépendance, les « Africains » se redécouvrent, et, à l'immense espoir né en 1959-62, succèdent des décennies de rivalités, de suspensions, de conflits, ouverts ou larvés. En effet, en 1960, les Etats de l'AOF deviennent indépendants, le Maroc de Mohammed V et de Ben Barka forme, avec le Mali de Modibo Keita et la Guinée de Sekou Touré, le Groupe de Casablanca. Objectif : soutenir l'indépendance algérienne... et se partager la Mauritanie. En effet, la petite (en population) colonie arabophone de l'AOF contrevient aux plans de l'autre force politique marocaine, l'Istiqlal de Allal El Fassi, qui revendique le pays de Chinguetti, en raison d'anciens liens entre les émirats arabes du XVII^e, XVIII^e siècle et la dynastie alaouite. Pour les nationalistes marocains, l'ouest algérien doit aussi leur revenir, ainsi que Tombouctou, mais la tactique impose d'attendre sur ces deux sujets (lire « Mauritanie, le double jeu de Hassan II », *Zamane* n°12).

L'URSS appuie les prétentions maliennes et marocaines sur la Mauritanie, et refuse de la reconnaître. Cependant, les Occidentaux lui proposent de reconnaître la Mongolie, en échange de son soutien sur le dossier. C'est l'échec du Grand Maroc. Lorsqu'en 1963, le FLN refuse de « restituer » l'ouest du Sahara algérien à Rabat, c'est la guerre. Le Groupe de Casablanca implose, la tentative du Maroc de devenir une puissance ouest-africaine fait long feu et Hassan II se réfugie dans l'alliance avec l'Occident et ses vassaux sénégalais, ivoiriens, gabonais...

C'est dans ce contexte que se développent, au cours des années 1970-80, d'intenses relations commerciales. En réalité, c'est la poursuite d'un mouvement datant de l'époque coloniale. Une diaspora marocaine s'implante dans ces trois Etats, elle y rejoint Mauritaniens et Syro-libanais : c'est par l'unité du monde francophone que le Maroc renoue ses liens avec l'Afrique. Les bonnes relations

LES LEADERS DU FONDAMENTALISME ISLAMIQUE, AU XIX^e SIÈCLE, SONT PEULS, ET NON MAGHRÉBINS

en Afrique. La colonisation n'interrompt pas non plus les relations culturelles et religieuses. Les Subsahariens, avant la conquête du Maroc, rejoignent les sujets du chérif à Oran et prennent le bateau pour Alexandrie, afin d'accomplir le hajj. Plus tard, c'est par les canaux de transports français qu'ils se rendront à La Mecque. Les Zaouias Qadiria, qui connaissent une renaissance au XIX^e siècle, et leur concurrente, la Tijania, tissent des liens avec les élites maraboutiques et chérifiennes subsahariennes. Jamais, à l'époque coloniale, ces

diplomatiques conduisent à un accroissement sans précédent, durant les deux dernières décennies, des immigrations estudiantines subsahariennes au Maroc. Finalement, depuis 1999, un prototype de « politique africaine » voit le jour à Rabat, pour l'instant essentiellement caractérisé par le rachat systématique des groupes bancaires et des assurances africaines par les holdings marocaines (BMCE et ONA-Wafa essentiellement). Certains observateurs vont même jusqu'à affirmer que Rabat ne serait pas étranger au renversement



► de Maawiya Ould Taya en 2005 et, en 2008, du président élu. Le régime de Nouakchott doit désormais composer avec son « protecteur » du Nord... Les produits de son industrie et de son commerce y trouvent une place de choix chez les consommateurs locaux et le dirham marocain joue, dans les souks de Nouakchott, le rôle de devise.

Un élément primordial pousse le Maroc à coopérer, timidement, avec son plus ancien partenaire. L'établissement du visa Schengen en 1986 conduit en effet à une explosion de l'immigration clandestine. Les migrants illégaux ouvrent la millénaire route transsaharienne. Ils résident dans le royaume, pour une durée plus ou moins longue en fonction de leur chance et de leur pécule, et finissent par poser la question du soutien du Maroc à la politique migratoire répressive de l'Union Européenne lors du massacre consécutif à l'invasion massive de Sebta, en 2005. Après avoir découvert la situation dans laquelle l'Occident enferme les clandestins au Maroc, les journalistes européens découvrent, étrangement stupéfaits, comment la police marocaine s'occupe de les faire « déguerpir » pour plaire à l'Europe et à ses « aides au développement ». Face au tollé, Rabat, Bamako et Dakar se réunissent et décident de payer le rapatriement aérien des migrants ! Peu après, une nouvelle route migratoire est inaugurée par les passeurs marocains : Tarfaya-Canaries. Les autorités marocaines réagissent et les barques partent dès lors de plus loin, tellement plus loin, de Nouadhibou (à 800 km des Canaries), puis de Dakar à partir de 2008 (1500 km) et bientôt de Guinée Bissau...

Marocains et Subsahariens : un rapport ambivalent

Aujourd'hui, la présence africaine est devenue importante et visible. Elle se compose de commerçants réguliers qui transitent par le poste de frontière mauritanien (ouvert en 1999) et d'étudiants, qui parfois tentent de travailler dans leur branche au Maroc en attendant de passer en Europe. Ils rejoignent ainsi indistinctement l'importante communauté d'immigrés clandestins, bloqués par la politique migratoire de Schengen.

Cette présence et la cohabitation avec la population maghrébine qui en découle commencent à être étudiées. Du côté subsaharien, deux choses frappent dans les réactions des étudiants. Souvent issus de familles maraboutiques aisées, ils s'attendent



© AFP

★ **CLANDESTINS.** Immigrants africains surveillés par la police marocaine, près de la frontière entre le Maroc et Sebta.

en infériorité linguistique en devant parler français, la langue dominante, à un ressortissant d'un pays moins puissant entraîne une frustration que les Subsahariens ne comprennent pas. Les jeunes subsahariens sont donc souvent conduits à une ghettoïsation mentale et développent une culture « black », d'inspiration américaine, qui ne facilite pas leur contact avec la société d'accueil.

La rupture coloniale n'a pas étouffé le souvenir de l'esclavage et comme les esclaves, à la fin du XIX^e siècle, étaient majoritairement noirs, l'incompréhension et l'incapacité à échanger conduisent les populations jeunes et éduquées à un comportement xénophobe et raciste, similaire à celui qu'on observe en Occident. Ajoutons à cela que la présence des mafias de passeurs, de narcotrafiquants (la cocaïne passe de plus en plus par la route saharienne, elle aussi) et de petites frappes en tout genre, utilisant la détresse des clandestins, a entraîné une méfiance de la part des Marocains du peuple, pour qui un noir musulman était jusqu'alors avant tout un musulman et un hôte, qu'il fallait traiter avec amitié et dignité. Ce repli sur soi, réciproque, est la manifestation la plus

LES ÉTUDIANTS AFRICAINS S'ATTENDENT À TROUVER UN MAROC RÉGI AU QUOTIDIEN PAR L'ISLAM, ET SONT SOUVENT DÉÇUS...

à trouver au Maroc un pays où l'islam règle la vie quotidienne ; c'est encore aujourd'hui l'image du royaume en Afrique de l'Ouest. Ils sont donc bien souvent déçus à ce sujet. Du côté marocain, c'est paradoxalement un peu le même thème qui ressort : les Subsahariens sont occidentalisés, incapables de s'intégrer et, surtout, ils ne le désirent pas. Dans la société post-coloniale marocaine, l'idée de se trouver

éclatante et la plus tragique de la « déliaison » des deux peuples. Certes, la rupture coloniale en est la principale cause, et c'est bien la divergence des processus d'occidentalisation entre le Maghreb et l'Afrique de l'Ouest, entre Casablanca et Dakar, qui entraîne ce divorce humain. Pourtant, la mise en confrontation issue de la mondialisation pourrait permettre la restauration d'une culture commune. ▀

